

LES NOUVELLES d'AUBER



**LÀ OÙ
ÇA BOUGE**

LES GRANDES
PERSONNES,
AU CŒUR DE
LA MACHINE
À RÊVES

P. 6

**FEMMES
D'AUBER**

LA FINE
COMPAGNIE,
ELLES SE
LA JOUENT
FINES

P. 10

LES GENS D'ICI

Sergiu
Zancu

P. 4

LE JOURNAL DE LA VILLE D'AUBERVILLIERS – N°25 – 15 AU 28 OCTOBRE 2019

La culture en héritage

**SPÉCIAL
CULTURE**



« Résonances »,
œuvre de l'artiste
tunisien Shooof
suspendue sur le canal
Saint-Denis, à
Aubervilliers. Nuit
blanche, 5 octobre 2019.

ENTRE NOUS

Aubervilliers possède une vie culturelle riche et dynamique. Depuis plusieurs décennies, la place prépondérante de la culture, sous toutes ses formes, permet à la ville de rayonner au-delà des frontières du département de la Seine-Saint-Denis. Aubervilliers recèle un potentiel incroyable d'énergies artistiques et de vitalités collectives à travers différents domaines : le théâtre, la musique, les arts visuels, etc. Elle est aussi une source d'inspiration inépuisable pour nombre d'artistes attentif·ve·s à son patrimoine industriel, sa

mémoire ouvrière et le multiculturalisme qui se fait sentir ici à chaque coin de rue. C'est cette richesse que nous nous attachons à favoriser et à vous faire partager à travers une programmation culturelle qui vous fera découvrir des artistes de talent et des spectacles intenses.

Au fil des mois, vous pourrez ainsi découvrir le travail des compagnies artistiques, voir des films d'auteur·e·s au cinéma Le Studio, vous émerveiller devant les œuvres des artistes plasticien·ne·s, écouter les escales musicales alimentées par le CRR 93 et les festivals,

notamment Villes des Musiques du Monde. Enfin, vous pourrez vivre des expériences emblématiques, comme la déambulation des Lanternes le 19 octobre prochain. Tout ceci est à découvrir dans ce numéro spécial de votre journal dédié à la culture à Aubervilliers. Je vous souhaite à toutes et tous une bonne lecture et une excellente saison culturelle à Aubervilliers! ●

MÉRIEM DERKAOUI
MAIRE D'AUBERVILLIERS,
VICE-PRÉSIDENTE DU CONSEIL
DÉPARTEMENTAL DE LA SEINE-SAINT-DENIS



EN IMMERSION P. 8 MA MAIRIE, À QUOI ÇA SERT ? P. 11 AUBER CULTURE P. 12
LE BIEN-VIVRE P. 13 AINSI VA LA VIE P. 14 EN BRÈVES P. 15 AUBERVILLIERS D'ANTAN P. 16

RETROUVEZ-NOUS
WWW.AUBERVILLIERS.FR
ET SUR

Fidèle à sa tradition et dans la lignée de l'héritage de Jack Ralite, la Municipalité continue à soutenir la culture.

La culture sous toutes ses coutures

RENDEZ-VOUS Aubervilliers a lancé sa saison culturelle 2019-2020. Au programme : arts visuels, musique, patrimoine, musique, théâtre, cirque, danse, cinéma, festivals... Il y en aura pour tous les goûts et tous les âges.

C'est le début de la saison culturelle à Aubervilliers ! Preuve en est, la parution du guide *Saison culturelle 2019-2020* dans lequel est présentée la programmation culturelle, aussi riche qu'éclectique, de la ville. La volonté de la Municipalité, fidèle à sa tradition et dans la lignée de l'héritage de Jack Ralite (voir encadré), est de continuer à soutenir la culture, avec une volonté constante : développer des propositions artistiques et culturelles qui s'adressent à toutes et tous les habitant·e·s. Mais cette nouvelle saison culturelle est aussi fortement marquée par le développement important de l'Éducation artistique et culturelle (EAC) et des pratiques amateurs, à tous les âges de la vie, et plus particulièrement sur le temps scolaire. C'est un enjeu de premier plan pour la Ville (voir article ci-contre).

PARTAGE, RENCONTRE ET ÉCHANGE

« Nous soutenons les événements participatifs », explique Thomas Adam, le directeur des Affaires culturelles (DAC) de la Ville (voir page 11). Comme c'est le cas, par exemple, des Lanternes (voir page 12). « Les habitant·e·s participent aux ateliers de fabrication de lanternes pour ensuite déambuler ensemble, à la tombée de la nuit, dans la ville. C'est un moment de partage, de rencontres et d'échanges. » À l'instar du projet d'Olivier Grossetête, « Les villes qui cartonnent ». L'an dernier, une œuvre monumentale en carton avait été réalisée dans le square Stalingrad avec des ateliers en amont (scolaires et tout public). « Une reconduction de ce type de projet est programmée pour la saison 2019-2020 avec l'artiste Johann Le Guillerm », dévoile Thomas Adam. Ce projet participatif consiste en la création de calligraphies et de poèmes graphiques

dans la ville. Tout au long de l'année, des ateliers seront mis en place par les compagnies et artistes associé·e·s pour que chacun·e puisse y participer. Un premier temps fort aura lieu au printemps et l'artiste Johann Le Guillerm exposera au mois de juin une création retraçant l'ensemble du projet et des actions menées avec les habitant·e·s. La 7^e édition du « Cinéma en plein air » permettra également aux Albertivillarien·ne·s de se retrouver. À l'affiche, cette fois-ci : *Les Invisibles*, une comédie de Louis-Julien Petit, avec Audrey Lamy, Corinne Masiero et Fatsah Bouyahmed. Avec, comme chaque année, des animations sportives, un temps musical et des ateliers en amont afin de profiter pleinement et avec convivialité du square Stalingrad en début de soirée.

AUBERVILLIERS VUE D'ICI ET D'AILLEURS

Qui dit rencontre et partage, dit festival. Du 11 octobre au 10 novembre, la 22^e édition du festival Villes des Musiques du Monde fera résonner « ses » Amériques, « celles des métissages, des douces rêveur·euse·s, des inventeur·rice·s de mélodies, des forgeur·se·s de rythmes ». Le festival Pas de quartier ! des Compagnies d'Ici, pour sa 3^e édition (du 10 janvier au 7 février), mettra sous les feux des projecteurs les créations des compagnies implantées sur le territoire. Sans oublier Banlieues bleues, Aubercail, Auber'jazz day... Et la liste est loin d'être exhaustive. Avec toujours le même fil conducteur : mettre en avant les acteurs de la ville (en lien bien souvent avec le département et de nombreux partenaires). Comme c'est le cas d'Auber'Class qui, pour sa 5^e édition, a une nouvelle fois donné carte blanche à des artistes d'Aubervilliers dans le cadre d'une soirée cabaret.

La Street Art Avenue est l'exemple le plus criant de la réussite de telles initiatives : partir des artistes locaux permet aussi de faire rayonner la ville, de changer le regard que certain·e·s peuvent porter sur elle. « Au début de ce projet, on a travaillé unique-

- 1» Projection au square Stalingrad lors du « Cinéma en plein air », qui a fêté ses six ans cet été.
- 2» Balade mystère à l'occasion des Journées du patrimoine qui se sont déroulées en septembre dernier.
- 3» De nombreux·euses artistes étaient convié·e·s pour Auber'Class, le 5 octobre dernier, à L'Embarcadère.

ment avec des artistes du territoire. Ils et elles se sentaient un peu dévalorisé·e·s et peu sollicité·e·s par les collectivités qui découvraient ce qu'on appelle les cultures urbaines », explique Samia Khitmane, responsable du pôle Arts visuels et Patrimoine. Depuis, la Street Art Avenue a pris une ampleur nationale et internationale. « Un territoire qui reste replié sur lui-même se meurt, se flétrit. Rayonner hors de la ville, c'est aussi être valorisé à l'extérieur, c'est faire venir des gens qui n'auraient jamais découvert des quartiers peu connus d'Aubervilliers et rencontrer leurs habitant·e·s », explique Jacques-Philippe Michel, responsable du pôle Spectacle vivant. « La culture permet de se réunir, de se rencontrer, ça rend moins seul·e aussi », ajoute Samia Khitmane.

UNE GRANDE VITALITÉ

Aubervilliers est une ville d'une grande vitalité artistique. La Villa Mais d'Ici et Les Laboratoires d'Aubervilliers en sont souvent la vitrine, du fait de leur programmation

UNE VOLONTÉ MUNICIPALE INFLEXIBLE

HÉRITAGE » Qu'est-ce qui, en matière culturelle, est spécifique à Aubervilliers ? La question vaut d'être posée dans la mesure où chacun·e a pu se rendre compte du dynamisme de notre cité dans ce domaine, ne serait-ce que par l'éclectisme de la programmation proposée chaque saison. D'abord, l'essentiel de la politique culturelle (de l'action) est menée par des opérateurs qui ne sont pas « strictement » municipaux, mais qui sont bien là grâce au volontarisme municipal et Jack Ralite fut, jadis, est-il besoin de le rappeler, l'un des piliers de ce volontarisme. Il faut savoir que 10 % du budget de la DAC (Direction des Affaires culturelles), aujourd'hui, sert à la programmation municipale ; le reste constitue le soutien à des opérateurs publics importants de différents ordres (le CRR, Pôle Sup 93, Théâtre de la Commune, Les Labos...), comme à de nombreuses associations tournées vers différents domaines de l'art. La culture à Aubervilliers, donc, c'est historique ! Encore s'agit-il de faire vivre et évoluer cet héritage. De ce point de vue, la volonté municipale est inflexible. ● MAYA KACI



1



3

FOCUS

Loin de pouvoir présenter le programme complet de la saison culturelle 2019-2020, ne manquez surtout pas :

L'exposition de Laurence Favory au fort d'Aubervilliers (du 15 mai au 19 juin),

l'exposition réalisée par le service des Archives « À la découverte du fort d'Aubervilliers » (printemps 2020),

la riche programmation du cinéma Le Studio,

le festival Kalypso (Queen Blood, house féministe, le 6 décembre) ou encore « L'art s'invite dans les commerces » (vernissage le 19 décembre).



2

Toujours plus d'éducation artistique

AMBITION La Ville a décidé d'un redéploiement massif des dispositifs culturels destinés aux enfants pour cette rentrée 2019. Il ne s'agit pas d'une simple augmentation mécanique annuelle des moyens alloués, mais d'une véritable révolution !

L'éducation artistique et culturelle (EAC) est une politique publique de développement d'enseignements théoriques et de pratiques sur le temps scolaire notamment qui a pour ambition d'offrir à tous les jeunes un accès égal à l'art et à la culture, de leur permettre de s'initier aux différents modes d'expressions artistiques (musique, chant, danse, arts plastiques, arts visuels, dessin, sculpture, etc.) et de leur donner les moyens de se doter d'une culture artistique par l'expérience personnelle, la connaissance des œuvres et des artistes (spectacles, archives, visites du patrimoine, etc.). Sa mise en œuvre nécessite une concertation des différents acteurs culturels du territoire, afin de construire un parcours pluridisciplinaire cohérent et complet tout au long de la scolarité d'un·e enfant. Il est complété par un accès renforcé et encouragé aux pratiques amateurs à tous les âges de la vie.

EFFETS POSITIFS

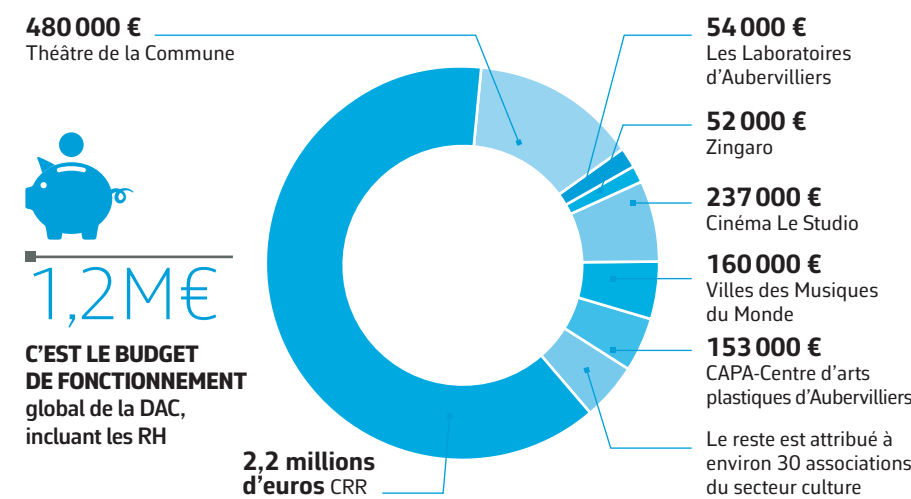
Les enseignements culturels et le développement des aptitudes artistiques d'un·e enfant augmentent sa confiance en elle ou lui, influent positivement sur ses capacités d'apprentissage dans les autres disciplines et contribuent à la dynamique de la classe et de l'école. Mais surtout, une telle politique, à l'échelle d'une ville comme Aubervilliers, permet de lutter efficacement contre le déterminisme social des enfants défavorisé·e·s dans leur accès à la culture.

La Direction des Affaires culturelles (DAC) de la Ville a sollicité les différents acteurs culturels locaux et noué des partenariats, afin d'augmenter considérablement le nombre de projets et de classes pouvant bénéficier des ressources culturelles de la ville (médiathèques, Conservatoire régional, etc.), mais aussi du département et de la région (Cité des sciences de La Villette, Philharmonie de Paris, etc.) et ce, dès la maternelle. Déjà, depuis 2017, 1 600 élèves albertivillarien·ne·s de 74 classes bénéficiaient d'une sensibilisation à la musique à travers une intervention hebdomadaire des professeur·e·s du CRR. Depuis cette rentrée, ils et elles sont désormais 3 000 à en bénéficier. Les petits de 50 classes de maternelle grande section suivront un « parcours musique » hebdomadaire. Trois à cinq classes de chaque école élémentaire bénéficieront du dispositif de chorale « une école, un chœur », les autres d'ateliers de pratique collective. Une nouvelle classe à horaires aménagés en musique (CHAM) et en danse (CHAD) est également ouverte au collège Diderot. Les autres domaines artistiques ne sont pas oubliés avec des partenariats avec des acteurs locaux (Centre d'Arts Plastiques CAPA, Laboratoires d'Aubervilliers, cinéma Le Studio, etc.). Tous ces développements seront poursuivis et renforcés dès la rentrée prochaine.

Hors du temps scolaire, en collaboration avec les centres de loisirs, de nombreux ateliers artistiques sont également organisés avec les nombreuses associations culturelles de la ville : la musique avec Villes des Musiques du Monde, la danse avec Indans/cité, les arts visuels avec Les Grandes Personnes, etc. Aubervilliers possède une incroyable richesse culturelle et artistique, il serait impensable que les enfants de la commune n'en profitent pas ! ● MICHAËL SADOUN

3,5 MILLIONS D'EUROS DE SUBVENTIONS ET PARTICIPATIONS

(sachant que les opérateurs culturels bénéficient du financement d'autres partenaires et ont des ressources propres. Les médiathèques relèvent, quant à elles, de la compétence de Plaine Commune)



PROFIL

1983 Naissance en région parisienne

2008 *Des pavés sur scène* reçoit le prix de la presse Coup de cœur à Avignon

2017 *Branché(s)*, coréalisé avec Willam K, remporte le prix des médias du Nikon Film Festival

2019 *Dunk*, vainqueur du Label Film de la Maison du Film



SOPHIE MARTIN RÉALISATRICE BIENVEILLANTE « Un scénario doit laisser passer le souffle de la vie »

PASSIONNÉE Enthousiaste, sensible et bienveillante, la jeune réalisatrice, qui a fait le choix de s'installer à Aubervilliers, nous raconte avec passion ses prochains projets et sa vision du métier, fait d'avenir, de positif et, surtout, de beaucoup d'humanité.

À 36 ans, elle a déjà su remporter l'adhésion d'institutions prestigieuses, tout en ne perdant rien de sa spontanéité et de son attention au monde. Ni la création de ses films ni la gestion de sa maison de production indépendante, Dunk Films, n'ont empêché Sophie Martin de nous accorder cet entretien exceptionnel. Femme passionnante, drôle et possédant un petit brin d'anticonformisme, c'est un réel plaisir d'écouter son point de vue sur son art, la façon dont elle le pratique. Le talent n'attend pas le nombre des années, avec en prime la modestie de la jeunesse et son enthousiasme.

Sophie Martin est née en région parisienne. Dès l'âge de 10 ans, elle devient comédienne et monte sur les planches en intégrant la compagnie professionnelle Les Sales Gosses. Par la suite, une inflexion dans son parcours l'amène à toucher de près la mise en scène et l'écriture. L'une de ses créations (en collaboration avec Charlotte Bartocci), *Des pavés sur scène*, raconte l'épopée d'un jeune de banlieue qui, tel un Ulysse

moderne, va connaître un parcours initiatique. La pièce est un succès et se voit décerner le prix de la presse Coup de cœur à Avignon en 2008.

DROIT AU BUT

Non contente d'avoir convaincu le public difficile du théâtre contemporain, Sophie Martin choisit alors de conquérir celui du cinéma. La suite est à l'image d'une *success story* digne d'un biopic. En 2017, son court-métrage *Branché(s)*, réalisé avec William K, diffusé sur Canal+, remporte le prix des médias du Nikon Film Festival. L'année suivante, elle tourne une création importante dans son parcours d'artiste, par sa qualité et les thèmes abordés : *Dunk*, un film sur l'adolescence, les bouleversements de la vie et le basket-ball. Le titre fait référence, en effet, à un tir emblématique dans ce sport collectif. Aller droit au but, mouiller le maillot : c'est l'attitude que va observer Jully, le personnage principal, pour pouvoir s'adapter à son foyer d'accueil, suite au décès de ses parents dans un accident de voiture. La jeune fille de 14 ans et leader dans une équipe de basket vient d'un milieu favorisé. Au

« Moi, la mixité, ça me fait respirer ! »

départ, Jully est prétentieuse et pose un regard d'entomologiste sur les gens qu'elle estime différents, voire inférieurs à elle. C'est pourtant au sein de ce foyer, au contact d'une équipe d'éducateurs positifs, qu'elle réapprend à vivre.

À vue de nez, le cinéma de Sophie Martin est tourné sur l'évolution d'une personnalité dans un environnement transformateur. Un positionnement qui rappelle celui du réalisateur Cédric Klapisch qu'elle admire et qui l'inspire. On retrouve aussi un peu de la femme de théâtre qu'elle a été : une vraie touche-à-tout, très proche du plateau : « Je suis multicasquettes. Réalisatrice, scénariste, productrice et assistante casting. Je me sens dans mon élément dans le cadre de la mise en scène et de la direction d'acteur. C'est pour ça que je m'entoure de techniciens hors pair. » Et comme tout·e artiste à ses débuts, elle conjugue des moments de création pure avec des missions plus alimentaires : « Pour gagner ma vie, j'assiste des chef·fe·s de file en casting, que ce soit en assistantat ou en mise en scène sur plateau. » Cette vie professionnelle parallèle dans le cinéma semble beaucoup plus l'inspirer qu'entraver sa créativité : « J'adore le casting sauvage. Me déplacer dans les collèges et lycées, les centres sociaux, les clubs de sport ou de danse, les cours de théâtre... Cela m'offre une autre expérimentation de la mise en scène. Je n'hésite pas à être partie prenante sur des films quitte à redevenir assistante, pour m'occuper des figurant·e·s. » Un cinéma au plus proche des humains qui le jouent, quel que soit leur rôle dans l'histoire. La grande, comme la petite. Dans son prochain premier long-métrage, Sophie Martin ambitionne justement de montrer les liens invisibles entre les générations, et les tensions qu'elles produisent chez les jeunes : « Ce qui est passionnant, c'est de voir comment chacun·e de nous se débrouille avec le roman familial que nous continuons d'écrire par nos actes. Ceux-ci ne peuvent se réduire aux origines... Dès lors, quelle est notre part de liberté ? Et de conclure : C'est promis, l'avant-première sera à Aubervilliers où je m'installe, définitivement, parce que j'aime cette ville. Et puis, moi, la mixité, ça me fait respirer ! » Une pincée de gouaille qui irise un aplomb déroutant, tant sa vocation est chevillée à un corps irrigué d'énergie. Le tout si également dispatché que l'on comprend qu'on est face à une artiste.

● MAX KOSKAS (EN COLLABORATION AVEC ALIX RAMPAZZO)

SERGIU ZANCU UN PEINTRE QUI RESSENT LE MONDE

« J'ai été et je reste un artiste migrant »



PROFIL

1955

Naissance à Bucarest, en Roumanie

1978

Diplômé d'arts plastiques et de muséologie à l'Institut des Beaux-Arts Nicolae Grigorescu de Bucarest

1989

(jusqu'en 2008) Expositions personnelles à Paris (galerie Gérard Hadjer, galerie Joëlle Possemé), Saint-Cloud (Country Club), et Aubervilliers (Villa Mais d'Ici)

1980

(jusqu'en 2010) Expositions collectives, entre autres, lors de la Nuit blanche à Aubervilliers

2011

Invité par Soleil de l'Est à la résidence d'artistes et ateliers de création à Collioure

ABSTRAIT Être hypersensible, en perpétuelle recherche de mouvement, d'émotions et de sensations, Sergiu Zancu se bat quotidiennement pour garder son autonomie de peintre et d'artiste fier de ses engagements humains et idéologiques.

Lorsque l'on rencontre pour la première fois le peintre Sergiu Zancu, qui vit et travaille à Aubervilliers, on est immédiatement saisi par son authenticité. Il ne s'agit pas de son humanité, mais de son engagement. En effet, ne consacre-t-il pas son œuvre à transpercer les images, à sonder infiniment ce qu'elles cachent ? À atteindre leur présence enveloppante. Faisant référence à l'une de ses toiles, peut-être son autoportrait psychologique, *Je suis un habitant*, l'un de ses amis poètes a composé ces vers qui le caractérisent tant : « Avec la tête, je pousse les épluchures de l'oignon, et des pommes de terre, et je fais ma demeure. Je suis un habitant. » Zancu a passé son enfance dans une petite ville européenne de la Moldavie roumaine, vivant au rythme des saisons. Cette bourgade arrachée à la violence et à la beauté surhumaine de la nature. C'est probablement pourquoi il a longtemps peint des paysages.

La silhouette de ce peintre, et décorateur de théâtre, déambulant en ville ou traversant son atelier éphémère, est celle d'un homme au physique de sculpteur que la vie n'a pas épargné. « J'ai été et je reste, par des contraintes économiques, un artiste migrant, "corrompu" à l'art en Roumanie. J'ai été nourri durablement à ce terreau, qui a décanté autour de la forteresse des Carpates des millénaires d'alluvions, des strates de civilisations venues de tous les horizons, se raconte-t-il. Venu au monde dans le paradis montagnard du nord du pays, en Bucovina, je n'ai pas été épargné par les épreuves, parfois dramatiques, que peut connaître un artiste, qui plus est réfugié politique et père de famille. » Ce qu'il a vécu s'est inscrit au plus profond de lui-même et parfois à son insu. Cependant, comme tout artiste qui se respecte, il a su échapper à la malédiction de la répétition, en créant.

SAUT DANS LE VIDE

Après l'avoir écouté, tout en regardant ses peintures et ses encres, mûrie l'idée que Sergiu Zancu défend bien plus qu'une « cause ». Il est plus grand que cela. Ne serait-ce qu'à travers sa discrétion. « Je suis lent. J'ai toujours été un peu en retrait par rapport aux exigences d'avant-garde. » Il dit vouloir rester fidèle à lui-même, persuadé que l'expérience de la peinture doit être éprouvée physiquement. Sergiu Zancu mise sur la sensation comme un autre artiste mise sur l'intellect. « Tout sentiment est, en quelque sorte, sentiment de la Nature », observe André Breton. À force d'expérience, un événement majeur s'est produit dans son œuvre. Il en est arrivé, un « saut dans le vide » existentiel. Moins radical que celui d'Yves Klein, mais tout aussi nécessaire. Un choix de peintre arrivé à la maturité du trait et de la couleur. « Cela m'a permis d'explorer le temps du paysage. »

L'on ne peut s'empêcher de penser à ce que dit l'éminent historien de l'art Pierre Wat, dans *Pérégrinations. Paysages entre nature et histoire*, paru en 2018. « Qu'est-ce qu'un paysage ? Le produit changeant d'une suite – brève ou longue – d'histoires, les unes visibles, les autres en voie d'effacement ou d'enfouissement, d'autres encore désormais invisibles. [...] Observer un paysage, le dessiner, le peindre ou le photographier, c'est donc le comprendre bien au-delà de son apparence immédiate et, pour un artiste, trouver comment suggérer ce qu'il est en vérité : du temps sédimenté. »

● MAX KOSKAS (EN COLLABORATION AVEC MAYA KACI)

« Je n'ai pas été épargné par les épreuves que peut connaître un artiste. »

Depuis vingt ans, le collectif Les Grandes Personnes, installé à la Villa Mais d'Ici à Aubervilliers, crée des marionnettes géantes pour raconter des histoires et aller à la rencontre du public.

Au cœur de la machine à rêves

ART DE RUE Les Albertivillariens ont déjà eu à maintes reprises l'occasion de croiser la route de ces géants dans les rues de la ville. Et elles et ils ne sont pas les seul·e·s. Le talent de cette compagnie s'est exporté et lui vaut aujourd'hui une notoriété internationale.

Lorsque l'on entre sous le toit du hangar principal de la Villa Mais d'Ici, rue des Cités, on a un peu l'impression d'être dans les coulisses d'un théâtre féérique ou dans l'atelier de fabrication des décors d'un studio de cinéma. Des chaises suspendues, enchevêtrées les unes avec les autres, semblent voler dans les airs. Une caravane, semblable à celle des diseuses de bonne aventure dans les fêtes foraines d'antan, trône au milieu des matériaux divers et variés de récupération provenant sans doute d'anciens spectacles ou destinés à de futurs projets artistiques. Des sculpteur·rice·s, des peintres ou des plasticien·ne·s s'affairent comme dans une ruche au milieu de ce joyeux désordre en perpétuel mouvement. Les ateliers des différentes structures résidentes sont installés tout autour du hangar dans des baraquements colorés empilés sur deux étages. Sur 3 270 m² d'un ancien négoco de charbon, cette « friche culturelle de proximité » comme elle se définit, accueille depuis 2003, 44 compagnies ou artistes résident·e·s pluridisciplinaires (arts visuels, spectacle vivant, artisanat d'art, multimédia...). Les Grandes Personnes est l'une de ces structures.

RETOUR EN ENFANCE

« Ce qui est intéressant dans les marionnettes géantes, c'est que c'est un objet à l'échelle de la ville, qui étonne, qui change le regard des gens, qui remet les adultes dans une posture d'enfant. C'est pour cela qu'on a choisi ce nom, Les Grandes Personnes. Debout à côté

d'une marionnette géante, on retrouve le rapport d'échelle qu'ont les tout-petits lorsqu'ils donnent la main à leurs parents », explique Christophe Evette, à la fois metteur en scène, sculpteur, marionnettiste et l'un des cofondateurs avec Jean Martin. De fait, ces personnages géants de 25 kilos, auxquels donnent vie des marionnettistes qui se relaient lors des déambulations dans l'espace public (festivals de rue, manifestations populaires festives...), ne laissent pas le public indifférent. Entre étonnement et crainte, le spectateur·rice·s même les plus blasé·e·s qui tombent dessus – parfois par hasard ou détour d'une rue – sont toujours fasciné·e·s et ramené·e·s en enfance.

Pour en arriver là, la compagnie travaille en amont de façon collaborative. C'est même l'un des piliers fondateurs de la philosophie du collectif artistique. Les 25 collaborateur·rice·s qui travaillent pour Les Grandes Personnes vont à la rencontre des habitant·e·s d'une ville ou d'un quartier pour échanger, discuter, définir le message qu'elles et ils veulent faire passer ensemble. Une fois le choix des marionnettes à construire arrêté, tout le monde peut proposer une esquisse modelée qui sera discutée, affinée. Le choix de l'esthétique des géants répond généralement à la volonté de s'adresser au plus grand nombre. Parfois, ce sont les municipalités elles-mêmes ou des gouvernements étrangers qui commandent un spectacle de rue et organisent la médiation avec les habitant·e·s. Au final, ce sont des centaines de personnes qui participent à différents niveaux à la création d'un projet. Puis on entre dans le processus de fabrication à proprement parler. Pour chaque marionnette, trois personnes au moins (un ou une

plasticien·ne, un ou une constructeur·rice et un ou une costumier·ère) s'attellent à la tâche pendant trois semaines. Au moins la moitié des matériaux utilisés proviennent du recyclage (papiers, bouteilles plastiques, canettes de soda, tissus, etc.). Les sacs de farine des boulangeries notamment sont très utiles, car ils sont faits d'un papier résistant à fibres longues. D'autres matériaux sont achetés (aluminium, cordes, mousquetons). Les marionnettes peuvent servir

très longtemps. Certaines fabriquées en 2000 sont encore utilisées. Bien sûr, elles sont réparées, repeintes, rhabillées, recoiffées. Parfois, la compagnie les donne à des associations qui démarrent dans la marionnette.

ESSAIMAGE

L'amélioration des techniques de fabrication des marionnettes à tiges des Grandes Personnes a permis au collectif de diffuser et d'exporter son savoir-faire et a donné naissance à 35 compagnies ou associations de géants dans le monde à l'occasion de la création de spectacles de rue. Ce fut le cas à trois reprises en 2000, 2005 et 2011 au Burkina Faso, en 2003 et 2005 au Festival de La Havane à Cuba, en 2008 et 2010 au Chili à l'occasion du projet *Creando Chile en mi barrio* (« Je crée le Chili dans mon quartier ») à l'invitation du gouvernement Bachelet, en Afrique du Sud à la demande de l'ANC ou encore au Brésil en 2010, à Madagascar, au Mozambique, en Haïti, mais également plus près d'ici avec de nombreuses compagnies en France ou en Belgique. À chaque fois, Les Grandes Personnes ont laissé les marionnettes sur place et beaucoup de compagnies existent encore aujourd'hui. ● MICHAËL SADOUN

« On retrouve le rapport d'échelle qu'ont les tout-petits »



© MARTHA CARIBOU



© SUZANE BRUN

1»ÉCHELLE

Les petits santons en terre cuite de *La Ligne jaune* (2012), spectacle créé par Les Grandes Personnes.

2»DÉFILÉ

Les Grandes Personnes lors de leur déambulation de la Fête de la Ville et des Associations, juin 2019.

LES GRANDES LUTTES DU XX^E SIÈCLE SE RACONTENT EN SPECTACLES

HISTOIRE Les créations de la compagnie Les Grandes Personnes ne se limitent pas qu'aux marionnettes géantes. Le spectacle *La Ligne jaune* fait intervenir des santons en terre cuite de 8 cm de haut, sculptés et peints, pour retracer l'épopée de l'usine Renault de Cléon, en Normandie, dans les années 1960-1970 et les conquêtes sociales par les ouvriers. Le spectacle *La Bascule* met en scène des poupées de chiffon pour raconter le combat pour l'abolition de la peine de mort en France, au travers de l'exécution de Claude Buffet et Roger Bontems. Ces deux spectacles joués dans l'espace public (square, cour d'immeuble...) font partie d'un cycle toujours en cours baptisé « En-jeu ». Un troisième spectacle de ce cycle est en cours de montage. Baptisé *Si tu tombes*, il racontera à l'aide d'images comment, en pleine guerre, le Conseil national de la Résistance (CNR) a imaginé en clandestinité une meilleure société pour le futur et établi les bases de la Sécurité sociale actuelle. « On voulait montrer aux jeunes qu'au cours du XX^e siècle, des gens ont lutté ensemble et ont obtenu des avancées au niveau du droit des travailleur·euse·s, du droit des femmes, de la justice ou de la protection sociale. À l'heure où l'on veut nous vendre la réussite individuelle à tout prix, on est convaincu que l'on est beaucoup plus fort collectivement que tout·e seul·e. Ce sont ces valeurs que défendent Les Grandes Personnes », conclut le directeur artistique de la compagnie Christophe Evette. ● M.S.

Une démarche politique, sociale et éco-responsable

ENGAGEMENT Au-delà de la seule démarche artistique, la compagnie Les Grandes Personnes milite au travers de ses créations et de ses spectacles pour un accès à la culture pour toutes et tous et promeut des valeurs sociales, d'égalité, de solidarité ou écologiques.

La philosophie de la compagnie Les Grandes Personnes s'appuie sur un double objectif : rendre accessibles les arts plastiques en utilisant l'espace public comme champ d'expression populaire de la sculpture, et promouvoir un processus de création collective en invitant les habitant·e·s à participer, à partager leurs idées, à être créatif·ve·s. « Ce sont toujours les mêmes gens, c'est-à-dire une portion très réduite de la population, qui va entrer dans une galerie. Présenter des sculptures dans l'espace public permet de toucher beaucoup plus de gens », explique Christophe Evette, plasticien et fondateur des Grandes Personnes. La démocratisation de la culture reste souvent un objectif inatteignable pour des questions financières ou d'éducation à la culture. « Aubervilliers a hérité d'une politique d'équipements culturels avec Jack Ralite : le Théâtre de la Commune, les Laboratoires d'Aubervilliers, l'Embarcadère, l'Espace Renaudie, le Conservatoire, etc. Mais une partie très importante de la population ne pousse pas les portes de ces lieux. C'est la raison pour laquelle il y a un enjeu d'art dans l'espace public qui mérite d'être largement développé et encouragé, alors même qu'Aubervilliers accueille sur son territoire six ou sept des plus grosses compagnies françaises de spectacle de rue », plaide le cofondateur du collectif. De fait, les spectacles de rue sont souvent financés par les municipalités, ce qui permet d'offrir une gratuité indispensable pour une grande partie du public. En plus, l'art de rue est souvent un art visuel. Les géants sont un langage uni-

versel. Ils permettent de faire passer des messages auprès de gens qui ne parlent pas français, de créer des passerelles entre les générations ou entre des personnes qui ne se rencontreraient pas autrement. Les spectacles de rue créent une atmosphère qui favorise les rencontres au sein de la population et même pacifient les tensions dans certains quartiers. La compagnie n'effectue que trois ou quatre sorties par an dans les rues d'Aubervilliers. Multiplier ce genre de spectacles de rue serait certainement profitable à toutes et à tous.

RÔLE SOCIAL

Si la forme d'expression artistique est au cœur du processus créatif de la compagnie, le fond n'est pas en reste. Le choix des thématiques des spectacles de géants tourne souvent autour de questions sociales ou politiques, comme dans le dernier spectacle déambulatoire visuel *Mambo Jumbo* qui évoque l'évolution des modes vestimentaires qui ont accompagné les grandes luttes d'émancipation du XX^e siècle. « Nous avons monté des spectacles visuels autour de la famille, du lien entre les générations, de la corruption, de l'amour, etc. Ce sont des sujets qui parlent à tout le monde, ce qui nous a permis de beaucoup travailler avec l'étranger. On a monté des spectacles dans plus de 55 pays ces dix dernières années. Aujourd'hui, on fait moins de tournées à l'étranger parce qu'on fait plus attention à notre empreinte carbone, ou on y va pour des séjours plus longs », raconte Christophe Evette. Parfois, les géants des Grandes Personnes jouent un vrai rôle politique, comme au Chili où les habitant·e·s se sont ressenti·e·s des marionnettes fabriquées à l'époque pour des manifestations pour l'éducation gratuite. « On a été très fier·ère·s de voir les marionnettes que l'on avait fabriquées avec eux manifester dans les rues de Valparaíso. » ● M.S.



55

PAYS VISITÉS par le collectif pour des représentations artistiques



35

COMPAGNIES de marionnettes géantes créées dans le monde grâce aux Grandes Personnes



25kg

C'EST LE POIDS d'un géant, que doit supporter le marionnettiste qui lui donne vie

Aubervilliers accueille de nombreuses équipes de tournage, un bon moyen de faire rayonner la ville sur le grand écran.

Clap de fin pour « Engrenages » !

ÉVÈNEMENT Le tournage de la série « Engrenages », à Aubervilliers, vient juste de se terminer. Nous avons suivi l'équipe cet été. Retour sur une journée rocambolesque.

« Mais non, ce n'est pas un cirque qui s'installe... Où voudrais-tu qu'ils installent le chapiteau ? », s'étonne un artisan dans une camionnette, à l'arrêt, tout en se tournant vers son collègue au volant. Le conducteur, le pied sur le frein, s'entend dire par une personne qui s'approche de la vitre de sa portière : « Bonjour, merci d'avoir ralenti, je suis le régisseur adjoint sur le tournage de la série Engrenages et l'équipe s'apprête à tourner. »

- Ah ! Vous plantez le décor dans cette rue ?

- Ça y est ! Désolé... La voie est de nouveau libre.

- Au fait, ça fonctionne votre série ? Il paraît que c'est vu dans le monde entier.

- C'est vrai, la série cartonne, nous en sommes à la huitième saison et on revient à Aubervilliers. »

Tandis que le jour peine à se lever, l'effervescence de la rue se fait déjà ressentir. Telle une ruche en plein air, les techniciens ne s'arrêtent pas en fonction de leurs compétences s'affairent sur le plateau de tournage. Du cameraman plongé dans ses réglages à la scripte se préparant à superviser scrupuleusement chaque prise de vue, tout un plateau se met en place. Leurs faits et gestes attirent forcément la curiosité des habitant-e-s du quartier. L'équipe de tournage vient d'envahir une partie de la rue, l'intérieur d'un garage plus précisément. En remontant ou en descendant la rue tortueuse,

maquilleuses peaufinent certains traits de leurs visages à la lumière du jour, avec la même intensité que celle que mettent les spécialistes d'effets spéciaux lorsqu'ils créent des personnages fantastiques. Cependant, rares sont les passant-e-s qui s'attardent trop. Étonnamment, les habitant-e-s sont soit momentanément quelque peu irascibles du fait du changement de leurs habitudes, soit immédiatement respectueux-ses. Très vite, le régisseur adjoint se présente aux personnes qui souhaitent une explication, aux abords du lieu de tournage. Au même moment, une costumière le bouscule en tentant de retoucher le vêtement corsetant trop les épaules d'une actrice qui, de ce fait, a du mal à enfiler le brassard

mentionnant « police ». Évitant de justesse la chute, il se présente : « Bonjour, je m'appelle Vincent, je suis régisseur sur ce tournage. Nous avons fait une campagne

d'affichage pour prévenir d'éventuels désagrèments, entre autres concernant les problèmes de stationnement. »

UNE ÉQUIPE SOLIDAIRE QUI PRÉPARE LE TERRAIN

Au départ, il y a un scénario, un producteur et un réalisateur qui est à la baguette. Tel un chef d'orchestre, il coordonne toutes les étapes du tournage. Ce qui peut nous paraître, vu de l'extérieur, comme du désordre, est une chorégraphie qui se déploie, à la fois avec rapidité et minutie. En fait, le réalisateur connaît non seulement l'histoire, mais également la valeur émotionnelle que peut dégager l'alliance réussie entre le son et la lumière, afin d'illustrer un aspect comique ou dramatique d'une scène et de son rendu lors du montage, dernière étape d'un film ou d'une série avant sa diffusion. Le régisseur nous précise qu'« Engrenages » est une série policière qui porte un regard sociologique sur notre monde. Il insiste sur le fait que ce tournage correspond aux quatre pre-

miers épisodes de la saison qui sera diffusée début 2020. Celle-ci est censée montrer, de la façon la plus réaliste possible, la procédure pénale française. Au travers d'un jeune procureur, d'une capitaine de police, d'un juge d'instruction et d'une avocate pénaliste. Et montrer, surtout, que la description de la situation dans les banlieues est loin d'être caricaturale, bien au contraire.

Caroline Proust arrive sur le plateau de tournage. Tous les regards se portent vers l'héroïne principale dont le rôle, dans la série, correspond à celui de la capitaine de police, Laure Berthaud. À son regard, on devine qu'elle est toujours dans une répétition constante. Après avoir évoqué le déni de maternité qui touche son personnage au cours de cette ultime saison, Caroline Proust se voit happer par le regard de la scripte qui a sous les yeux l'organigramme des scènes via son story-board. Les scènes ne sont pas souvent tournées dans l'ordre chronologique, mais en fonction d'un décou-



1



2



3



4

FICHE

« Engrenages » est une série télévisée française créée par Alexandra Clerf et Guy-Patrick Sainderichin, produite par Son et Lumière, avec la participation de Canal+ qui en est le diffuseur.

Diffusions : « Engrenages » est l'une des rares séries françaises à s'exporter. Elle a été vendue dans près de 70 pays.

Au Royaume-Uni, la série est diffusée sur BBC Four sous le titre *Spiral*. C'est la seconde fois que la BBC acquiert une série française depuis *Belle et Sébastien*.

Aux États-Unis, la série a été notamment achetée par la plateforme Netflix.

Palmarès : 2015 : Prix du meilleur téléfilm-série télévisée aux Globes de Cristal 2015 : Polar 2015 de la meilleure série francophone de télévision au Festival du polar de Cognac

2015 : International Emmy Award de la meilleure série dramatique

page des lieux, en extérieur ou en intérieur. « Il est donc important de bien nommer la scène quand on commence à tourner », nous précise l'assistant. Puis, subitement, d'une manière invisible pour nous qui sommes hors-champ, nous remarquons qu'un silence s'instaure, le silence total est impérativement demandé. On entend le fameux « clap » ! Ce son très important, qui retentit à chaque début de scène, permet de bien synchroniser le son et l'image lors du passage au montage. Puis il s'ensuit un « ACTION ! » Un cri, un choc. Toute la vie qui irrigue habituellement la rue est à l'arrêt. Après avoir retenu son souffle quelques secondes, la rue donne l'impression de revenir à elle. Les voitures peuvent à nouveau passer.

LES GENS D'AUBERVILLIERS SONT DE LA PARTIE

Pendant une pause, un technicien de l'équipe en profite pour discuter avec deux Albertvillariennes, en charge du casting relevant plus particulièrement

de l'intégration de jeunes figurant-e-s vivant dans les cités alentour, voire celles et ceux résidant à quelques mètres du lieu de tournage. Il leur confirme ce qu'elles savent, visiblement, car elles opinent du chef à l'écoute de ses propos. « Nous avons à nouveau choisi Aubervilliers, car c'est une ville où l'on sent une atmosphère à la Prévert. Mais la ville ne nie pas ses problèmes. C'est un concentré rare. » Malika rebondit à partir de ce qu'elle vient d'entendre, en insistant sur deux points. « Je suis responsable du bureau d'accueil de la cité Gabriel Péri. Je suis la grande sœur du quartier depuis douze ans. Je m'occupe des repérages, des accès pour l'OPH (Office public de l'habitat), par exemple pour la circulation ou l'accès aux caves. Rechercher des appartements inoccupés ou occupés. Je suis en contact avec le régisseur de la production. Mais je dois vous avouer que ce qui me tient le plus à cœur, c'est de pouvoir, à partir de ce qu'on appelle le casting sauvage, faire embaucher des jeunes de cités. » Non loin de nous, Mylène Page est assise sur

des casiers qui servent de comptoirs de fortune. En se retournant vers Malika, alors qu'elle vous concocte un café, elle annonce la couleur. « Je suis l'une des premières à avoir fait du casting sauvage à Aubervilliers. Oh ! Je connais bien la ville, j'y suis née et j'ai gardé un attachement profond pour la banlieue. En fait, j'ai débuté dans le milieu du spectacle comme chauffeur et garde du corps... Eh oui ! Et puis, j'ai été engagée par Annie Girardot. De fil en aiguille, je lui ai donné la réplique. Ça a toujours été une chie fille. Je suis devenue son assistante et son amie. C'est comme ça que je suis arrivée dans le cinéma. Maintenant, je caste régulièrement, dans n'importe quel endroit et à n'importe quel moment. Par exemple, je peux aborder une personne dans un restaurant, afin qu'elle entre dans mon agence. C'est comme ça, ici on n'est jamais à l'abri de la spontanéité. Paradoxalement, c'est bien pour ça que les productions les mieux ficelées viennent tourner dans nos quartiers, pour de vrais moments de vie ! » ● MAX KOSKAS (EN COLLABORATION AVEC QUENTIN YAO HOQUANTE)

1, 3» TERRAIN

L'équipe, nombreuse, doit s'adapter à la réalité des décors dans lesquels il est parfois très compliqué, sinon impossible, de tourner.

2» ACTION

Caroline Proust interprète le rôle de Laure, un des personnages principaux de la série.

4» OUTIL

Le clap, indispensable pour identifier les plans et numéroter leurs prises, mais aussi pour faciliter au montage la synchronisation du son et de l'image.

» À VOIR Visuel d'*A priori*, image des ateliers albertvillariens « Nous-mêmes et autres variables ».



© SUZANNE BRUN

LA FINE COMPAGNIE UN ANCRAGE MULTIFORME Elles se la jouent fines

CONCERNÉE Depuis quinze ans, la Fine Compagnie crée des formes artistiques en relation avec le territoire. Leur dernière en date, *A priori*, mettra en scène la voix de femmes d'Aubervilliers.

Qui connaît bien la vie culturelle à Aubervilliers ne peut pas être passé à côté d'au moins une des inventions de la Fine Compagnie. La Gazette Mazette, les ateliers de rue « Nous-mêmes et autres variables », les spectacles participatifs comme *Mon ami le fantôme* ou des créations plus classiques... Depuis leur arrivée, il y a quinze ans, les troublions du 77, rue des Cités ont tellement développé de formes artistiques que celles-ci feront certainement partie de l'histoire de la ville dans quelques années. En mars 2020, dans la continuité de la Journée internationale des droits des femmes, leur création participative *A priori* sera présentée au public. Nous avons rencontré Johanne Gili, membre fondatrice de la Fine, pour nous parler de ce travail en particulier, lauréat de l'appel à projet municipal « Femmes dans l'espace public », et de toute la pensée et l'histoire artistique qui ont pu le précéder. Loufoque ou poétique, les œuvres de cette compagnie recèlent un questionnement

profond sur le sens de l'action artistique. Qui connaît bien la Fine sait qu'il faut s'y prendre à deux fois pour en comprendre toute la portée.

Alors... la Fine, c'est quoi ? De l'art ou de l'action culturelle ? Du théâtre ? De la danse ? De la vidéo ? De l'écriture poétique ? « C'est vrai que plus le temps passe, plus on devient pluridisciplinaires. On décrit souvent notre pratique comme du "théâtre tout terrain et des marionnettes polymorphes", mais il n'y a pas que ça », nous explique Johanne entre deux réunions à la Villa Mais d'Ici, où elle est connue comme le loup blanc. Elle y débarque en 2011 avec une partie de la troupe, avant d'avoir occupé la fameuse rue de la Gare aujourd'hui toute rénovée, et autrefois « toute belle et en friche ». « Je me souviens, aux débuts, en 2006, qu'on faisait nos spectacles dans un chapiteau autoporté. C'était un peu la première époque de la compagnie, si on considère qu'il y en a eu trois. Pour la deuxième, ça se situait au moment où on a travaillé dans le nord de la France sur notre

spectacle Les Estropiés. Il s'agissait d'une résidence de quatre ans. On a créé trois spectacles, notamment à partir d'ateliers avec les

habitant·e·s. C'est là que j'ai découvert que travailler avec les gens qui sont sur le terrain, c'est très important. » À partir de 2011, la Fine remet ça avec des créations surgies d'ateliers de rue, à Aubervilliers cette fois-ci, et, entre autres, avec la cité Cochenne-Péri au nord de la ville, et qui devient leur deuxième fief, après la rue des Cités. Une petite excursion au sein de l'un des ateliers menés avec radio Raptz nous a donné un aperçu de leurs méthodes de création collective : des papiers partout, de la musique, des gamins qui s'entraînent à beat boxer, pendant que d'autres s'initient à l'écriture poétique. Et, à deux pas, c'est l'atelier création de l'immeuble idéal.

IMPROVISATIONS ORGANISÉES

Un « joyeux bordel » créatif où les artistes professionnel·le·s jouent un rôle distant et rassurant de maître d'orchestre. L'œuvre finale est le résultat de ces improvisations organisées, avec cette patte très caractéristique de la Fine : artistiquement, c'est toujours très intéressant. On retiendra probablement pour longtemps les poèmes concrets et fantastiques qui ont émergé

CRÉATION PARTAGÉE

De fil en aiguille, la Fine construit ce qu'on peut appeler dans le jargon de la « création partagée », justement une des thématiques du mémoire de recherche que Johanne vient de terminer à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Elle développe cet axe sur le terrain, avec une nouvelle création qui sera un travail sur les déterminismes : « C'est difficile de trouver du pouvoir d'action, mais on interroge notre capacité à les dépasser. On est rentrées par la porte des femmes, ce qui nous amène à orienter les recherches sur des questionnements propres à cette catégorie. » Ce questionnement sur les *a priori*, qui a donné le titre du spectacle, a déjà été mené dans un centre social à Ermont (95). Comme sa forme albertvillarienne est tout juste en phase de création, le résultat final est encore auréolé de mystère. Johanne s'est permis cependant de nous en donner un petit avant-goût : « Ce sera une forme de rue. On utilisera la danse et la musique pour récupérer les passant·e·s. Ensuite, pour le contenu des paroles, on pourra s'attendre à un mélange de questionnements des participantes, et aussi des miens. De toute façon, on est ensemble dans le même bateau. » Étant donné la force de certains textes collaboratifs finalisés par Johanne, on ne s'inquiète pas sur sa capacité à faire honneur à ce qui va s'élaborer en ateliers. En attendant de pouvoir voir la forme finale en mars, rendez-vous en janvier à l'Espace Renaudie où sera présentée une première étape du travail. ● ALIX RAMPAZZO

» www.lafinecompagnie.com

« C'est important de créer avec les premiers concernés. »

Rendre accessible la culture au plus grand nombre est l'ambition de ce service de passionné·e·s.

Le service Culture : une équipe accueillante et à l'écoute

ARTS Programmer des spectacles, des événements artistiques, plébisciter la culture et les arts en aidant les associations au développement de leurs projets, telles sont les missions du service Culture de la Ville.

Ville pluriculturelle, Aubervilliers se nourrit depuis toujours des richesses artistiques de tous horizons. Pour élargir le champ des possibles et accueillir les idées nouvelles, le service Culture de la Ville est mobilisé. Il se compose d'une petite équipe de douze personnes : cinq affiliées à l'aspect technique de l'espace Renaudie, une en charge du spectacle vivant et sa programmation, en lien direct avec les compagnies et festivals, deux personnes s'occupent de la billetterie, l'accueil des artistes, la logistique et le développement des publics, deux autres aux arts visuels,

deux encore à l'administration et aux finances et, enfin, une personne à la communication.

D'abord la programmation municipale : spectacles, expositions, Journées du patrimoine, puis l'accompagnement des « opérateurs », comprenez le CRR93 (Conservatoire à rayonnement régional), le Théâtre de La Commune et les diverses compagnies. De plus en plus de programmations se font dans l'espace public, notamment sur ce qui pourrait se définir comme un accompagnement à la transformation de la ville, c'est-à-dire des projets d'urbanisme transitoires sur des chantiers sur lesquels sont prévus des aménagements. Thomas Adam, responsable du service Culture, nous explique : « Ce sont des projets sur lesquels nous sommes interlocuteurs et partenaires

avec, par exemple, Plaine commune ou Grand Paris Aménagement, en ce moment, avec Villes des Musiques du Monde, on travaille sur la mise en place d'un cahier des charges pour un très gros projet transitoire d'un, deux ou trois ans au fort d'Aubervilliers. Il y aura de la programmation, un chapiteau, des actions culturelles... »

ACCOMPAGNER

Autre mission : l'accompagnement des associations. « Chaque année, il y en a beaucoup de nouvelles et on les aide à l'instruction de leur dossier de subvention, on les met en relation avec d'autres partenaires selon leurs besoins », explique Thomas Adam. Tout lancement de projet purement culturel passe par le service Culture de la Municipalité. Pour ce qui est de l'aspect financier, il n'a pas la possibilité de subventionner absolument tous les projets,

mais il peut aider à trouver d'autres sources de financement, auprès de partenaires publics ou privés. Le service peut fournir des locaux, des affichages ou prêter des barnums, par exemple. L'équipe travaille beaucoup sur la mise en relation des différents intervenants d'un projet : « Nous sommes rarement les seuls "architectes", on essaie de faciliter les choses. » Les demandes de subventions, pour ce qui concerne les associations notamment, sont d'abord pré-instruites par le secteur concerné, selon s'il s'agit de spectacle vivant ou autres, ensuite l'élu·e à la Culture arbitre : « Nous avons des difficultés à soutenir de nouveaux projets. Il arrive que l'on ne puisse pas financer la première année, dans ce cas c'est pour la deuxième. Parfois, c'est plus modeste pour les derniers arrivés que pour les premiers. C'est un problème sur lequel nous travaillons », relève le responsable du service. Les associations devront remplir les objectifs afin de maintenir leur subvention, néanmoins, le service Culture cherche à pérenniser les structures qui « tiennent le cap ».

METTRE EN RELATION

Thomas Adam nous précise : « Avec les grosses associations, nous établissons des conventions d'objectifs et de moyens qui permettent de bien cadrer ce qu'on attend de leur part, et en même temps de les sécuriser un peu sur l'avenir, même si le Conseil municipal revote chaque année le budget. » Les comités de suivi des structures permettent régulièrement de rendre compte du maintien, ou pas, de ces objectifs. La chose est plus difficile pour les nouveaux projets : « Nous nous mobilisons pour rencontrer les porteurs d'idées et les artistes qui arrivent dans la ville, notamment dans le domaine des arts plastiques. Nous les mettons en relation pour éventuellement envisager de nouveaux projets. » Même si les moyens humains et financiers ne permettent pas de suivre toutes les entreprises, le service Culture de la Ville forme une équipe de passionné·e·s qui s'investit à fond. Le service fourmille de projets pour les années à venir et travaille à susciter toujours plus d'enthousiasme et d'envie pour la culture sous toutes ses formes à Aubervilliers. ● MAYA KACI

Le service Culture :
une équipe de
12
personnes

40
opérateurs culturels et
associations bénéficiant
de subventions
de la DAC

Une partie de l'équipe du service Culture, installée aux « Allumettes ».



En 1965, la ville inaugure son théâtre, imaginé par le metteur en scène Gabriel Garran et Jack Ralite, pour qui l'accès à la culture est aussi nécessaire que l'éducation ou la santé.

Histoire d'un théâtre de ville

PIONNIER Le Théâtre de la Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers, est un exemple sans précédent de déterminisme municipal. Retour sur les premières étincelles qui ont permis à ce lieu de vie et de théâtre d'émerger en Seine-Saint-Denis.

En banlieue, encore plus qu'ailleurs, les lieux dédiés à l'art dans ses formes les plus exigeantes devraient avoir droit de cité. Il pourrait même y avoir une volonté politique forte pour leur garantir les moyens de leur existence et ainsi offrir l'opportunité d'une ouverture sur le monde de la pensée et de la culture, sans avoir à traverser le périphérique. L'histoire du Théâtre de la Commune à Aubervilliers nous rappelle l'importance de tels lieux nés d'un enthousiasme artistique galvanisé par la confiance des élus locaux. L'utopie est bien là. À nous de voir si nous souhaitons, ou non, lui rendre toute son actualité.

OFFRE CULTURELLE

Remontons le fil des événements jusqu'au début des années 1960. Gabriel Garran, metteur en scène et animateur, exprime un souhait un peu fou : il faut un théâtre à Aubervilliers. Un peu dingue, oui, avec toute l'offre culturelle qui existe déjà à Paris et, surtout, quand on sait que les Albertivillariens vont peu ou prou au théâtre, largement associé à une pratique bourgeoise. Dans la droite ligne d'un Jean Vilar qui a semé partout en France les graines d'un théâtre populaire, Gabriel, ou « Gaby », estime qu'il est de son devoir de mener la bataille dans cette ville ouvrière du nord de Paris, peu estimée alors des artistes (ou d'une partie d'entre elles et eux). « Si le devenir de la France est entre les mains de la classe ouvrière, l'avenir intellectuel et le patrimoine artistique sont aussi entre ses mains. Le labeur des mains et celui de la pensée sont dévalorisés au même titre, et il y a des revendications de l'esprit comme il y a des revendications du pain. » La tirade, extraite d'une allocution publiée en 1964 dans le journal municipal,

Un patchwork réussi de jeunes du coin

professionnels le s : « Ce groupe d'amateurs travaille avec une conscience professionnelle et les comédiens professionnels le font avec une passion d'amateur. Et cette espèce de mariage permet justement de donner un style particulier à ce qu'on entreprend ici », raconte Gaby dans une interview filmée de l'époque. Cette première partie de l'histoire atteint son climax avec 7 000 spectateur·rice·s au moment de la quatrième édition d'un fes-



Le Théâtre de la Commune au moment de son inauguration, en 1965.

tival de théâtre organisé par le groupe. La popularité n'interdit pas la qualité : dès la troisième édition, des critiques parisiens viennent et reconnaissent la pertinence artistique des spectacles programmés.

UN LIEU EN DUR

Un public avait donc commencé à se former à Aubervilliers. Un public banlieusard, différent de celui qu'on trouve à Paris, et pas moins exigeant qui donne encore aujourd'hui du fil à retordre aux directeurs et directrices des théâtres publics de banlieue. Après quatre ans d'activité plus ou moins nomade, Gaby exige un lieu dédié au théâtre. Josyane Horville qui fut codirectrice à la Commune, rappelle l'ambiance générale qui a permis l'émergence du projet : « Ça a été une décision difficile à prendre. La Ville avait des crédits pour construire une piscine ou un théâtre. La Mairie a décidé de construire le théâtre en premier. Mais il y avait une volonté commune de réussir cette expérience. » Le 25 janvier 1965, le Théâtre de la Commune est inauguré. Il s'agit d'un équipement hypermoderne, installé dans l'ancienne salle des fêtes qui donne sur le square Stalingrad et dont le style 1900 fait écho à d'autres bâtiments publics municipaux du centre-ville. L'intégration urbanistique est

EN DATES

1960 Le metteur en scène Gabriel Garran donne ses premiers cours à Aubervilliers et fonde le groupe de théâtre Firmin Gémier

1964 7 000 spectateur·rice·s se déplacent pour le Festival d'Aubervilliers créé par le groupe Firmin Gémier

1965 Inauguration, le 25 janvier, du Théâtre de la Commune

totale et symbolique de la place qu'on offre au théâtre à Aubervilliers dans ces années : c'est un lieu de rencontre à la fois populaire et solennel. On y vient pour voir des spectacles dignes de ce qui peut être programmé à Paris. Les artistes, metteur·euse·s en scène, comédien·ne·s, décorateur·rice·s adoptent ce lieu qui leur offre l'opportunité d'expérimenter. Les idées politiques du moment inspirent la création, pour le mieux. Un souffle de nouveauté et de « militantisme culturel » dépoussière certains archétypes du Théâtre. À la Commune, « la cabine de la régie est visible, en verre, au-dessus des spectateur·rice·s. C'est un théâtre qui avoue ce que les théâtres ont été habitués à cacher : les technicien·ne·s », fait remarquer Gaby.

La rançon du succès ne se fait pas attendre. En 1971, le théâtre reçoit le label de Centre dramatique national (CDN). Le rôle de sentinelle culturelle est affirmé, approuvé et financé en partie par l'État. En toile de fond, l'idée de la décentralisation culturelle a fait son chemin et Firmin Gémier a donné son nom à nombre de salles de théâtres publics. À Aubervilliers, c'est bien du groupe de Gaby qu'on se souviendra. Puisse sa petite histoire donner un peu d'espoir à celles et ceux qui reprendront le flambeau dans nos banlieues. ● ALIX RAMPAZZO